

ANDRÉ MERCIER, Berne

## LA MENACE DES IDÉOLOGIES ET DU MYSTICISME EN FACE DE LA VÉRITABLE MÉTAPHYSIQUE\*

Comme introduction au problème que je désire discuter ici, je me permettrai de raconter une petite anecdote qui m'est arrivée il y a quelques mois.

A la fin de l'année dernière, je me trouvais en Afrique dans la République populaire du Bénin — l'ancien Dahomey de la période coloniale — où avait lieu la réunion panafricaine de philosophie, la première de ce genre réunissant vraiment un grand nombre de philosophes venus de nombreux pays du Continent noir, que ce soient des francophones ou des anglophones selon les dénominations qui se sont établies depuis quelques années. Le Bénin, comme vous le savez peut-être, est soumis à un régime qui déclare ouvertement "faire la révolution" en se laissant guider par le "marxisme-léninisme". Dans la rue, tout y est calme; ce n'est pas une révolution violente. C'est la substitution de l'idéologie dite marxiste-léniniste à tout ce qui a constitué la manière de penser et d'agir au paravent: du fétichisme jusqu'à l'enseignement dans des écoles françaises souvent tenues par des ecclésiastiques, et des traditions bantoues jusqu'à l'administration coloniale dont on déclare journallement qu'elle était un impérialisme, un capitalisme et une exploitation de la population autochtone.

A cette réunion des philosophes africains, où seuls trois philosophes européens de l'Ouest et deux philosophes de l'Europe de l'Est ont été invités, le Président de la République du Bénin est venu en grande pompe, entouré d'une douzaine d'hommes armés jusqu'aux dents, et il y a fait un long discours en un français sans faute prononcé sans l'aide d'un manuscrit, dont la substance était la suivante: La philosophie est nécessaire pour fonder l'action, elle se formule inévitablement en idéologies, il y a de nos jours deux idéologies possibles: l'idéologie capitaliste-impérialiste et l'idéologie socialiste-marxiste-léniniste, et un régime quel qu'il soit doit choisir entre les deux; or l'impérialisme capitaliste est réactionnaire et il a conduit à

---

\* Texte d'un exposé fait à la Société Archéologique d'Athènes en 27.3.1979.



l'exploitation des peuples, donc il faut choisir la seconde des idéologies possibles. A la fin de son discours, le Président de la République s'est adressé à l'auditoire à peu près en ces termes: Si quelqu'un n'est pas d'accord, qu'il le dise à haute voix et prouve son point de vue. Personne n'a ouvert la bouche... pas même moi qui, cependant, pensais et pense encore que le raisonnement utilisé par l'orateur pêchait par la base. Mais le Président s'adressait aux philosophes africains et non aux délégués présents tels que moi qui représentais le CIPSH, et la politesse internationale m'empêchait presque totalement de parler. Toutefois, il s'en est fallu de peu que je demande la parole.

De fait, à peine le Président parti et les débats repris selon le rythme habituel d'une réunion de ce genre, j'ai demandé la parole et j'ai expliqué à tous les philosophes africains réunis ceci: C'est un fait que la philosophie et plus particulièrement la métaphysique dégénère souvent en idéologies, et je mets idéologies au pluriel. Ainsi, la pensée de Platon a donné lieu au platonisme et plus particulièrement au néo-platonisme qui fleurissait non seulement à Alexandrie vers la fin de l'hellénisme mais de nouveau pendant la Renaissance; de même, la pensée de Descartes a donné lieu au cartésianisme, celle de Comte au positivisme et au néo-positivisme, celle de Marx au marxisme qui s'est prolongé dans le léninisme, et j'en passe de moins importantes. Mais il n'y a plus de platonisme ou de néo-platonisme en tant qu'idéologie; il n'y a plus de cartésianisme en tant qu'idéologie... Le néo-positivisme, qui était répandu au temps où je faisais mes études, est pratiquement disparu, et de même tous les -ismes s'effacent pour autant qu'ils sont des idéologies et nous pouvons penser avec de bonnes raisons qu'il en sera de même du marxisme-léninisme que je considère déjà comme une doctrine désuète qui date du 19e siècle et qui ne correspond plus aux aspirations de l'humanité contemporaine. Les idéologies meurent les unes après les autres. Mais cela ne veut pas dire qu'elles soient anodines, elles sont en un sens dangereuses principalement parce qu'elles remplacent la vraie pensée philosophique par une pseudo-pensée ou, si vous préférez, par une pensée pseudo-philosophique, au sens où *ψευδῶς* veut dire mensongèrement. Et, — ai-je conclu dans mon intervention à la Réunion panafricaine de philosophie, — le rôle de la philosophie par rapport aux idéologies n'est pas de créer des idéologies qui ne sont jamais que la dégénérescence de pensées authentiques, il consiste au contraire à critiquer les idéologies pour les extraire de la vraie pensée philosophique.

Personne n'a alors pris la parole pour contester mon argumentation. Et j'ai tout lieu de croire que mes propos ont été rapportés en haut lieu au Bénin.



Cette anecdote me paraît assez vivante pour justifier l'entreprise de vous parler d'une "menace des idéologies".

Mais, me demanderez-vous, pourquoi mêler le mysticisme à cette discussion, et pourquoi opposer ensemble idéologie et mysticisme à la métaphysique? Les raisons ne sont pas si cachées que cela pourrait paraître tout d'abord, et je vais tenter de vous les expliquer. Il est d'ailleurs commode de s'en référer à Platon pour les trouver, parce que Platon s'avère être l'exemple type à partir duquel ces choses se sont passées. Mais avant d'en arriver là, il serait utile de dire ce qu'il faut entendre, de nos jours, par métaphysique et la distinguer de deux choses: de la physique au sens d'une science générale positive et naturelle, et de la mystique au sens d'une connaissance qui, contrairement à d'autres connaissances, ne procède pas par jugement, bien qu'elle soit une connaissance véritable.

Tout le monde sait que le mot de métaphysique remonte à l'édition qu'Andronicos a préparée des oeuvres complètes d'Aristote, alors qu'Aristote ne prononce nulle part ce mot, censé recouvrir ce qu'il appelle quelquefois σοφία, plus souvent πρώτη φιλοσοφία et même ici et là θεολογία, pour ne rien dire de cette "science supérieure à laquelle toutes les autres sont soumises... et qui permet d'accéder au bien suprême, ... aux causes premières et aux principes premiers" (comme il est dit au Livre A, 1, 980 a), comme si tout pouvait être compris à partir des premiers principes et non inversement. Une telle conception de la métaphysique a eu cours pendant tout le moyen âge et même au début de la philosophie moderne où elle a culminé dans l'idée d'une *philosophia perennis* dont a parlé Leibniz.

Je ne crois pas que nous puissions, de nos jours, nous rattacher à cette métaphysique traditionnelle qui postule qu'il est possible d'atteindre à des connaissances véritables par le seul exercice de la raison. D'ailleurs, si cela était possible, s'agirait-il, sous le couvert de la raison, du νοῦς ou du λόγος? Selon Aristote, ce serait plutôt le logos, et la métaphysique ferait partie de cette analyse encyclopédique des êtres qui a bien, depuis le Stagirite, modelé toute la méthodologie de la science occidentale mais qui, en même temps, a conduit à la situation contemporaine où le savoir n'est plus une sagesse mais un moyen de soumettre le monde à nos soi-disant besoins dont la plupart sont bien plus la manifestation de la cupidité humaine que l'accomplissement d'une recherche des liens originaux qui lient les êtres finis, individuels et multiples à l'Être infini et unique.

La vieille distinction entre quatre branches fondamentales de la philosophie: théorique, pratique, naturelle et appliquée, n'est plus acceptable. Il n'y a plus une philosophie théorique qui comprendrait elle-même la métaphysique et la logique, une philosophie pratique qui couvrirait l'éthique et

la morale, une philosophie naturelle qui coïnciderait avec les sciences physiques et naturelles, et une philosophie appliquée qui constituerait en gros la jurisprudence et autres pratiques. D'ailleurs, où se placeraient, dans cette classification, les mathématiques, l'esthétique, et même la mystique?

On ne peut plus non plus accorder de nos jours un crédit à une science qui prétendrait se passer de l'expérience, de sorte que si la métaphysique persiste à vouloir faire usage de la raison seulement, elle n'est pas une science, et puisqu'elle n'est pas la logique, elle n'est rien. Et pourtant je prétends que la métaphysique n'est pas morte, pourvu qu'on la régénère et la conçoive sous une forme acceptable de nos jours.

Je ne vois pas d'inconvénient à désigner la métaphysique comme science de l'être en tant qu'être, comme on le fait assez souvent, mais cela n'entraîne aucunement qu'elle n'ait recours qu'à la raison, cette dernière étant soit nous, soit logos. L'être en tant qu'être se manifeste autant sous la forme de la multiplicité d'êtres finis que dans le mystère de l'être infini et un. Et c'est dans cette double nature de l'être que réside *le* métaphysique, dans *l'incommensurabilité* entre le fini et l'infini, entre l'un et le multiple. Mais croire que l'on peut maîtriser cette incommensurabilité par l'unique raison est une erreur à laquelle la philosophie occidentale s'est laissée aller pendant quelque deux mille ans. Je ne crois pas, pour ma part, que Platon y ait succombé et, peut-être, Plotin non plus, tandis que j'ai des doutes sur Aristote à ce propos.

Aussi ferait-on bien peut-être d'établir la filière de la métaphysique en la faisant débiter dans la sagesse de l'Inde antique où on la trouve sous une forme élémentaire dans les Védas dont Platon a probablement hérité par le canal de Pythagore, puis en la faisant passer de Platon à Plotin qui nous l'a transmise à travers ceux qui, comme Augustin et Pascal plus que Thomas et Descartes ont fait l'expérience de ce que j'appelle *le* métaphysique qui provient de l'incommensurabilité que je viens de mentionner.

De fait, il existe une expérience métaphysique ou expérience *du* métaphysique sans laquelle *la* métaphysique n'est pas une science véritable, et c'est l'expérience de cette incommensurabilité qui n'a été clairement explicitée qu'au 20<sup>e</sup> siècle de notre ère (principalement par Heidegger), à laquelle je donnerai pour objet ce que j'appelle la "souffrance du monde", — en allemand: *Weltschmerz*, — et pour laquelle d'autres auteurs ont trouvé d'autres noms, selon l'aspect sur lequel ils ont insisté, par exemple le sentiment tragique de la vie chez Unamuno etc.

Chez Platon, il n'est cependant pas question de souffrance du monde. Mais il avait reçu de Socrate un double héritage qui a permis de poser les pierres d'angle d'un édifice métaphysique, ce sont *la mort* et *l'amour*, cette



mort que Schopenhauer a reprise comme objet central de sa métaphysique à lui, cet amour dont j'ai fait pour ma part dans un de mes livres le moteur même qui nous rattache constamment à l'Être.

On a tenté aussi, dans certains efforts de sauver la métaphysique d'une mort que lui ont prédite au 19<sup>e</sup> siècle le positivisme ou le nihilisme chacun à sa manière, une recherche de l'absolu ou plus encore une "connaissance de l'absolu". Même s'il y a là quelque chose à retenir, je doute que l'on puisse vraiment dire de la métaphysique qu'elle soit la connaissance de l'absolu. Le prétendre, c'est s'accrocher à la description qu'en donnent Aristote et ses émules comme théologie. Mais de nos jours, la métaphysique n'est ni la physique ni la théologie, elle n'est même pas un stade intermédiaire entre deux âges selon le positivisme d'Auguste Comte et elle n'est pas non plus ce domaine dont se repaissent la physique et la théologie chacune de son côté à la manière décrite par Bertrand Russell dans sa monumentale *Histoire de la Philosophie Occidentale*. Si elle était l'un ou l'autre, il y a longtemps qu'elle serait morte, soit par substitution définitive de la science positive, soit parce que consumée déjà en entier sans qu'il n'en reste de réserve aucune.

Non, s'il existe une connaissance de l'absolu, elle doit consister en une union de l'être fini qu'est l'homme pensant avec l'être infini que l'on nomme souvent Dieu — mais un Dieu qui n'est pas encore manifesté dans l'existence temporelle d'une incarnation quelconque —, et cette union n'est pas une connaissance qui se fait par le truchement d'un jugement de vérité ou d'autre valeur, c'est une connaissance par la contemplation: con-templation, c'est-à-dire par participation mystique, c'est la mystique elle-même, qu'il ne faut pas confondre avec le mysticisme qui en est la forme générée comme l'idéologie est la forme dégénérée de la métaphysique.

† La métaphysique, c'est la science dont la composante expérientielle est l'expérience de la douleur du monde et dont la composante théorique s'établit au moyen d'une méthode discursive qu'il convient d'appeler la dialectique. Explicitée pour la première fois par Platon, cette dialectique a des origines très anciennes que l'on reconnaît — comme je l'ai montré dans mon cours de métaphysique — dans la sagesse védique de l'Inde plusieurs siècles avant Platon déjà. La dialectique s'est perfectionnée, en tant qu'instrument théorique discursif de la métaphysique, non pas tant dans les mains d'Aristote qui a été au contraire un analyticien à qui l'on est redevable de l'instrument théorique discursif des sciences particulières, la logique, mais bien plus grâce à Plotin chez qui on trouve la préformation de la dialectique devenue courante de nos jours, à savoir celle de Hegel. Mais même la dialectique de Hegel peut et doit à son tour être dépassée, non pas sous la forme du maté-

rialisme dialectique qui a fait l'erreur de confondre la méthode discursive avec le cours même de l'histoire d'une matière censée consciente d'elle-même (et c'est là son caractère d'idéologie), mais sous une forme que j'ai utilisée moi-même pour traiter soit du problème de la liberté, soit de la compréhension de l'amour.

Mais, pour en revenir à Platon, il est très difficile de distinguer sa métaphysique d'une mystique. Et la même difficulté se reproduit chez Plotin, et chez bien des auteurs ultérieurs d'ailleurs. Un progrès de la métaphysique consistera justement à ne pas la confondre avec la mystique, et, parallèlement, un développement des formes dégénérées consistera à voir les idéologies se constituer de plus en plus à côté et séparément du mysticisme.

La plupart des spécialistes diront probablement que Platon n'a pas été un mystique. C'est le cas par exemple de Jowett à qui l'on doit une des plus grandes éditions des oeuvres de Platon. Je ne crois pourtant pas avoir tort en affirmant que Platon a été à la fois métaphysicien et mystique. Le contester repose, je crois, sur une double méprise: une mécompréhension de la mystique et une confusion de celle-ci avec le mysticisme. Il y a par exemple des gens qui croient que la mystique conduit nécessairement à un retrait du monde dans la solitude d'un ermite qui ne fait plus que contempler. Rien de plus faux. Ni un Jean de la Croix, ni un Maître Eckart ne se sont faits ermites. Les grands mystiques ont souvent été de grands entrepreneurs au sein de l'activité sociale de leur temps. Il est vrai que de nos jours, — pour citer deux mystiques contemporains occidentaux, — un Wittgenstein s'est retiré le plus possible à la façon d'un ermite, mais Simone Weil en revanche a vécu parmi les paysans, ce qui n'était pas une vie de solitude radicale.

D'autre part, on entend souvent dire que la mystique n'est pas une forme authentique de connaissance et, de plus, par une confusion de la métaphysique avec la mystique, on en conclut que la métaphysique doit être rejetée comme illusoire. Cette double erreur est faite surtout par des personnes imbues de science positive et influencées, inconsciemment peut-être, par une idéologie positiviste qui vire quelquefois même au scientisme, cette autre idéologie fille du 19<sup>e</sup> siècle. J'affirme pour ma part que rien n'est plus pernicieux que de vouloir juger d'une affaire au moyen de critères qui ne sont pas faits pour en juger. Ainsi, vouloir juger de la mystique par la science est aussi absurde que de vouloir inversement juger de la science au moyen de la mystique. La science est une démarche objective, et sa pertinence ne s'étend pas à des démarches qui ne sont pas objectives. Mais déclarer que seules les démarches objectives sont authentiques est inadmissible. Ni l'art, ni la morale, ni la mystique ne sont des démarches objectives, et pourtant elles sont valables. Dans une tradition très platonisante, je rappellerai qu'il

y a quatre valeurs cardinales: le vrai, le beau, le bien et le divin. Je n'ai pas le temps de m'étendre sur ce qu'est une valeur, mais il suffira de dire qu'une valeur est toujours au croisement de la qualité et de la quantité, là où théorie et praxis s'accordent, que la connaissance est toujours la connaissance des valeurs, et qu'elle s'accomplit toujours par le jeu fulgurant d'une évidence subite de cette coïncidence entre le qualitatif et le quantitatif, entre la théorie et l'expérience, qui se manifeste dans notre for intérieur comme une sorte d'impératif catégorique d'espèce diverse selon l'attitude, selon le mode de la connaissance qui s'attache à la découverte de telle valeur ou de telle autre. Une connaissance qui n'est pas objective n'est pas nécessairement subjective. On se fait communément une représentation totalement hypertrophiée de la subjectivité. La subjectivité véritable est le mode d'une connaissance authentique dans laquelle le sujet connaissant se plie aux exigences de son objet, tandis que le mode objectif est celui où le sujet connaissant plie son objet à ses propres exigences. Le mode objectif est celui de la science et de la science uniquement; il recherche la valeur de vérité. Le mode subjectif est celui de l'art et de l'art uniquement; il recherche la beauté. La connaissance qui est promue par l'art ou les arts particuliers est tout aussi authentique que celle qui est promue par les sciences, mais elle est de nature différente, bien que, dans un cas comme dans l'autre, elle procède par jugement. A leur côté, il y a un troisième mode qui procède aussi par jugement, c'est celui de la morale qui est la promotion du bien mais qui n'est ni objectif, ni subjectif, car il résulte de la communauté des êtres où aucun d'eux n'impose ses exigences aux autres. Ces trois modes ensemble constituent la modalité judiciaire de la connaissance, car en tous trois le sujet connaissant utilise une forme de jugement: il juge *de* son objet.

Dans chacun de ces trois modes, la connaissance peut se borner à la dimension de la finitude des êtres. S'ensuivent les sciences particulières, les arts particuliers, ou les divers codes de morale des sociétés et des groupes. Mais si la connaissance s'attaque à la relation d'incommensurabilité entre la finitude des êtres multiples et l'infini de l'être lui-même, alors, sur le mode objectif, on rencontre la métaphysique, sur le mode subjectif on rencontre la poésie et sur le mode communautif on rencontre la morale personnelle qui met la personne en présence de sa propre image dans le miroir de Dieu. Je ne puis insister ici sur des considérations épistémologiques qui sortent du cadre de mon exposé. J'en ai traité dans mes ouvrages avec tout le détail requis.

Mais les trois modes de la modalité judiciaire n'épuisent pas la connaissance toute entière. Car la connaissance, qui est connaissance des valeurs, est en même temps le rattachement de l'être individuel à toute autre

manifestation de l'être, elle est la fusion de la pensée et de l'être, qui n'a pas nécessairement lieu sous la forme de jugements portés par le sujet. Il y a, en face de la modalité par jugement, une seconde modalité où le sujet renonce à juger par lui-même pour accepter d'être lui-même jugé par l'être. C'est la contemplation mystique, qui ne se scinde — pour des raisons assez simples — pas en plusieurs modes. La contemplation mystique est la plus concrète de toutes les connaissances, la moins concrète étant la science. La valeur dévoilée par la contemplation mystique est le divin, et l'expérience mystique y coïncide avec le silence qui en est pour ainsi dire la théorie, silence qui n'est pas un simple vide de paroles, bien au contraire, c'est un silence plein de sens bien qu'ineffable et inexprimable. Alors, la mystique en tant que connaissance établit automatiquement le pont au travers de l'incommensurable, mais en même temps elle intègre une expérience infiniment plus violente encore que celle de la douleur du monde et c'est pourquoi la mystique est une expérience terrible car elle épuise quasi totalement celui qui en est le sujet.

Chercher à ramener la mystique à des explications scientifiques comme le font par exemple certains psychiatres est à la fois absurde et naïf, puisqu'il ne s'agit pas d'une démarche objective. C'est parler de ce qu'on ne connaît pas. Tout examen objectif d'une situation non-objective détruit inévitablement cette situation et les valeurs qui s'y rattachent; il équivaut donc à un crime, puisqu'il tue.

Les quelques explications que je viens de donner devraient suffir à montrer qu'on ne peut identifier la métaphysique et la mystique, bien qu'elles présentent une analogie dans le fait que, toutes deux, elles tendent à surmonter l'incommensurabilité fondamentale, et que l'expérience métaphysique de la douleur du monde et l'expérience du mystère de l'être paraissent assez semblables. De fait, ces expériences sont distinctes, l'une ayant lieu dans l'objectivité, l'autre dans la contemplativité, et la dialectique de toute métaphysique ne s'identifie jamais avec le silence de la contemplation de l'Être.

Et maintenant, venons-en aux idéologies et au mysticisme.

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici ce que sont les idées de Platon. Celui-ci en a fourni une théorie, et cette "science ou théorie des idées" devrait s'appeler l'idéologie, au singulier, comme l'astrologie devrait désigner la science ou théorie des astres. Mais comme il est arrivé à l'astrologie de devenir une pseudo-science, l'idéologie ou mieux, les idéologies, ont dégénéré toutes en pseudo-théories, parce qu'elles ont identifié une doctrine avec la réalité, et même non pas simplement avec la réalité telle qu'elle est et qu'on

peut l'observer, mais telle qu'on estime qu'elle doit être, "pour le bien des êtres". Une idéologie confond donc deux démarches et les identifie: la recherche de la vérité et la promotion du bien et, de plus, elle élève au rang de nécessité morale les principes scientifiques qui, eux, n'ont qu'un statut hypothético-déductif. Ou bien encore, une idéologie réduit les principes de la morale à des principes de la science, ce qui est une tout aussi grande erreur philosophique.

Le scientisme est un des exemples les plus clairs d'idéologies. De fait, la plupart des idéologies courantes ont quelque trait emprunté au scientisme.

Il y a un autre aspect du problème qui caractérise aussi bien l'idéologie en général que le mysticisme sur lequel je vais revenir. C'est celui du mauvais goût. L'allemand a un nom courant pour tout produit de mauvais goût; il l'appelle "Kitsch". J'emploierai ce mot de *kitsch*. Il est vrai que le mot de kitsch sert en premier lieu à désigner des produits de mauvais goût dans le domaine artistique: des chansons populaires grossières, des gravures obscènes, des figurines mal faites, des danses dépourvues de grâce aucune... Mais on peut transposer cette idée de kitsch en morale par exemple, où l'on propage des propos obscènes, des gestes de soi-disant politesse dont la maladresse est manifeste comme ce fut le cas du salut hitlérien, ou même en science où l'on développe ce qu'en américain on appelle "science fiction", qui est un exemple typique de kitsch. S'il est une tâche utile dans l'éducation des foules, c'est de leur enseigner à distinguer le kitsch de la vraie science, de la bonne morale, et de l'art véritablement beau.

Or, ce kitsch fait apparition, sous une forme analogique, même dans le domaine des choses divines. Il y a, bien entendu, la différence que pour l'art, la morale et la science, le kitsch résulte d'un mauvais jugement, puisque ces trois démarches sont les modes spécifiques de la modalité judiciaire de la connaissance, tandis que la mystique est le mode, unique, de la modalité contemplative de la connaissance. Mais, cette différence mise à part, il y a un kitsch de la dévotion aux choses divines; c'est lui qui donne lieu à ce qu'on appelle, au sens péjoratif, le mysticisme. De nos jours, par exemple, toute une partie de la jeunesse s'adonne à ce mysticisme de mauvais goût qui n'est pas plus une vraie mystique que la production d'oeuvres de mauvais goût ne fait partie de l'art véritable. C'est, si l'on veut, la "mystic fiction" parallèle à la "science fiction".

La capacité de l'homme de pouvoir juger s'appelle la raison. C'est la raison qui permet de juger, de juger non seulement correctement mais pertinemment, c'est-à-dire d'une façon adéquate à la chose. Or, il arrive souvent que des jugements sont passés d'une façon inadéquate, lorsque par exemple un jugement de caractère objectif est porté au sein d'une situation qui re-

quiert une attitude soit subjective, s'il s'agit de matière artistique, soit communautaire ou sociale, s'il s'agit de matière de morale. Il est impertinent de vouloir appliquer l'un des modes, par exemple le mode objectif, à des matières réservées à d'autres modes. Ainsi, il est impertinent, voire désastreux, de traiter en clinique psychiatrique comme malade mental un vrai mystique. J'ai connu un cas précis où cela s'est produit, et c'est un miracle que la personne en question, mue par une authentique expérience mystique, ait résisté aux traitements qu'on lui a fait subir à la suite d'un diagnostique insensé de paranoïa ou maladie mentale semblable.

L'expérience mystique a perdu, en Occident, le respect des contemporains. Or, qu'est-ce que cette expérience? C'est celle qui fait dire à l'Hindou: Je suis Brahma, c'est-à-dire: je suis identique à l'Être premier, dont les objets finis et multiples ne sont que des parties ou pièces détachées dont il faut transcender la finitude. Il s'agit d'être *avec* et *dans* cet être. Cet être premier est de nature sacrée; il est même ce qu'il y a de plus sacré; il est donc à l'intérieur du "temple". Car *τέμενος* en grec ou *templum* en latin désignent l'espace limité par un trait dans le sable ou, au cours des temps et grâce à l'architecture, limité par une enceinte de pierre et à l'intérieur duquel réside le dieu; il est inabordable par le mal. C'est pour cela que les temples ont été peu à peu entourés de plusieurs enceintes et que pour y pénétrer, il faut traverser successivement des espaces de plus en plus sacrés, à partir du profanum où tout le monde peut se tenir, jusqu'à l'autel ou au saint des saints réservé aux prêtres et même au plus vénéré d'entre eux.

La capacité de l'homme d'être en harmonie *avec* le dieu dans le *temple*, s'appelle contemplation: *con-templatio*. Elle requiert une pertinence du genre de l'humilité et un exercice qui fait du contemplateur un initié, c'est-à-dire un connaisseur du secret, en grec *μύστης*, et le mode correspondant de cette connaissance particulière s'appelle la mystique.

Prétendre que la connaissance mystique est illusoire est naïf et inconsidéré. Or, cette prétention est assez répandue au sein d'un public moderne qui se croit éclairé. Et comme la mystique est une capacité humaine naturelle, il en résulte une tension entre ceux qui sont pour et ceux qui sont contre. C'est une première raison pour laquelle un précipice s'ouvre entre deux classes de l'humanité. Contester l'authenticité de l'expérience mystique sous le prétexte de ne pas avoir fait soi-même cette expérience n'est pas un argument acceptable, car il y a de nombreuses personnes qui n'ont aucune expérience musicale et aucun sens de la musique, mais elles ne contesteront en général pas l'authenticité de la musique comme l'un des arts majeurs. Il y a également des gens qui n'ont aucun sens ni aucun talent pour la science et, de nos jours surtout, personne ne conteste pratiquement l'efficacité de

la science. En revanche il y a bien des gens qui contestent “la morale”. Ils croient qu’ils contestent la morale en tant que telle, c’est-à-dire qu’ils estiment qu’il n’y a pas de morale parce qu’il n’y aurait pas de valeur du bien du tout, alors qu’en réalité ils rejettent un système ou code particulier de la morale, un ensemble en soi cohérent de règles de morales qui leur apparaît, à juste titre peut-être, désuet. Mais comme ils ne savent pas par quel système “progressif” le remplacer, ils déclarent progressive la prétention de faire table rase avec toute morale quelle qu’elle soit. C’est comme de faire table rase avec toute mystique, mais c’est un manque de discernement.

Quant à invoquer l’intersubjectivité pour définir l’authenticité d’une connaissance, c’est une erreur, car ce n’est pas elle qui est critère de connaissance; c’est la connaissance qui permet l’intersubjectivité, comme je l’ai expliqué ailleurs.

Alors, il apparaît à ces gens que la réduction et le remplacement de ce qu’ils ont balayé ou perdu à, ou par, des principes d’un autre mode est non seulement possible mais nécessaire et inévitable, et ils ont la faiblesse d’accepter comme tels des principes qui leur semblent bien sonner et leur paraissent établis sans en vérifier l’harmonie ni en assurer la base. C’est l’adhésion aux idéologies.

Le kitsch et les idéologies sont des maladies, mais des maladies différentes de ce qu’on appelle communément maladies. Au lieu que les hommes soient attaqués par des microbes ou des virus ou qu’ils subissent des déficiences physiques, ils sont attaqués par des idées fausses ou hypertrophiées, ils subissent des déficiences de la pensée, et la médecine dont ils ont besoin n’est pas la médecine ordinaire que l’on pratique dans les cliniques et les hôpitaux, c’est une “médecine” qui doit être pratiquée par les sages qui ne connaissent pas seulement la science, l’art, la morale ou la mystique, mais qui en connaissent, et la diversité, et la source commune, ce sont les philosophes — pourvu qu’ils ne dégénèrent ni en sophistes comme dans l’antiquité à l’époque de Socrate, ni en scolastiques comme au moyen âge à l’époque de Thomas d’Aquin.

Comme la médecine, la philosophie est une sorte de technique, mais au lieu d’être à la seule rencontre de la biologie et du bien-être, c’est-à-dire au croisement d’une science et d’une branche de la morale — car toute technique bien conçue est à la rencontre de deux modes ou de deux branches au moins de la connaissance — la philosophie, c’est la rencontre de tous les modes et de toutes les branches de la connaissance, si bien qu’elle résulte de la combinaison des recherches de toutes les valeurs, à l’aide de toutes les méthodes efficaces et en vertu de toutes les expériences authentiques.

Les idéologies, elles, ne sont pas simplement des provincialismes de

la philosophie. Si elles n'étaient que cela, elles ne seraient pas pernicieuses mais serviraient comme les musées de province qui montrent quelques trésors locaux restreints à quelque histoire locale. Les idéologies ont le tort d'ériger en absolu et général tel ou tel principe tiré d'une démarche ou de l'autre, confondant les méthodes, les modes, les expériences, érigeant en théorie universelle ce qui n'est qu'explication possible de portée restreinte ou pratique applicable à certains cas seulement.

Le kitsch, lui, c'est la production d'exemplaires soit-disant valides selon un mode ou l'autre de la connaissance, alors que ces exemplaires n'ont pas de valeur parce qu'ils ne réalisent pas la synthèse de la qualité et de la quantité permettant de dire sans le moindre doute possible que le prix de la découverte, de l'oeuvre, de l'action ou de l'offrande est mérité.

Je terminerai par une comparaison entre notre époque et deux époques antérieures: la Renaissance et l'antiquité tardive de l'hellénisme vers son déclin tel qu'il fleurissait notamment à Alexandrie.

Rares sont les sages qui se disent philosophes et qui ne sont ni des sophistes (au sens péjoratif du terme), ni des scolastiques (au sens péjoratifs également). Bien entendu, il y a de nos jours d'innombrables professeurs de philosophie dans les lycées, les collèges, les gymnases, et c'est à eux d'inculquer à la génération montante les éléments de philosophie qui lui permettra d'appliquer un esprit critique suffisamment aiguisé pour ne succomber ni aux idéologies ni à l'acceptation du kitsch.

Mais quand on pense aux pays qui s'intitulent républiques démocratiques et où règne une idéologie officielle liée au régime politique, on ne peut s'attendre à y rencontrer la liberté de pensée nécessaire au développement d'une philosophie telle qu'on la souhaiterait. Et quand on regarde ce qui se présente dans les pays qui se disent libéraux, on y découvre tant de sophistes et d'adeptes d'écoles déterminées, qu'on est bien obligé de se dire que l'esprit humain n'est pas d'une santé à toute épreuve.

Quand on se tourne vers l'histoire pour voir si notre époque ressemble à une autre antérieure, il me semble que c'est vers les temps de transition qu'il faut regarder; des temps où les idées se sont mises à voyager comme les gens et où les idéologies et le kitsch, en particulier le mysticisme, se sont répandus. On trouve deux périodes de ce genre. La plus proche de nous est la Renaissance, qu'il ne faut pas confondre avec la naissance de la pensée moderne. Je sais bien que la Renaissance se place en gros entre Dante Alighieri et, disons, Comenius. Je sais bien que pendant cette période Gemistos Plethon clôt la tradition byzantine, que Georges de Trabizonde édite Aristote, Colomb découvre l'Amérique, Erasme fait l'éloge de la folie

et prêche le libre arbitre, Machiavel écrit le *Prince*, Copernic affirme la rotation de la Terre, Michel-Ange peint le sublime, Montaigne rédige ses *Essais*, mais je constate aussi que Nicolas de Cues propage un néo-platonisme que beaucoup d'autres trouvent à leur goût, que Pomponazzi prétend que l'âme est mortelle, que Pic de la Mirandole, néo-platonicien et cabaliste, annonce une religion universelle, Lucas Cranach crée le style d'une peinture existentialiste surréaliste, Thomas More se lance dans l'utopie, Agrippa de Nettesheim se fait le champion d'un scepticisme théosophique, Marguerite de Navarre révèle la licence des moeurs et se moque des moines et des maris, que Paracelse, tout en réformant la médecine, y mêle la cabale et le néo-platonisme, que Cardan, mathématicien, conçoit Dieu selon la philosophie naturelle, que Weigel annonce un monde sans lequel Dieu serait sans volonté ni action, que Bruno, créateur avant Kant de la philosophie critique, développe cependant le pire des mysticismes, que même Shakespeare, prince de l'art dramatique, crée le prototype de l'existentialiste: Hamlet, et que Campanella avec son espèce de manifeste communiste de la *Cité du Soleil* ou Jakob Boehme et son panthéisme complètent cette série de penseurs tant soit peu aberrants ou ésotériques. Et j'ai cité les meilleurs esprits; combien y en a-t-il eu qui remplissaient les rangs des adhérents d'idéologies et d'un mysticisme de mauvais aloi?

Ce genre de mysticisme s'est principalement manifesté sous la forme d'un renouvellement du néo-platonisme, doublé ou accompagné souvent de l'influence de la cabale. Un écho s'en ferait peut-être même entendre jusque chez les plus grands modernes. Ah! qu'il est difficile d'éviter la tentation de confondre métaphysique et mystique et de se laisser aller à un certain mysticisme.

Cela a été peut-être pire encore à l'époque de l'hellénisme tardif où fleurissaient le premier néo-platonisme, la cabale, la gnose, et l'ésotérisme, période où les peuples développés devinrent sous-développés et où les sous-développés commencèrent à se développer, syncrétisme de toutes sortes de pensées plus ou moins religieuses, période où sont nées la magie, l'astrologie, l'alchimie dont la Renaissance devait à son tour faire tant de cas. Même Plotin crée une pensée où le néo-platonisme se manifeste comme mysticisme, quelque sublime que soit son idée de l'Un: ἄπειρον, τέλειον, ἀγαθόν, καλόν, ἀγλαόν en regard de la matière à laquelle ne revient même pas le mérite d'être: μὴ ὄν, πρῶτον κακόν. Et pourtant, sans Plotin, aurions-nous hérité d'une métaphysique authentique et de sa méthode, la dialectique?

Il faut lire deux romans du 20e siècle pour se faire une idée de cette période à laquelle la nôtre ressemble: l'*Aphrodite* de Pierre Louÿs qui décrit

l'Antiquité qui s'écroule et l'*Alexandria Quartet* de Laurence Durrell pour voir qu'aujourd'hui ne diffère point d'hier.

De nos jours, ce sont les idéologies plus, que le mysticisme et l'ésotérisme, qui ont cours. Cela s'explique par ce que la mystique elle-même est mise en doute. Un pareil échange n'est toutefois pas un avantage particulier.

Ce à quoi il nous faudrait parvenir, c'est à donner à la mystique et à la métaphysique leurs vraies places dans le processus de la connaissance. Je crois qu'on s'y achemine et il n'y a pas lieu d'être pessimiste. Mais il faut être prudent vis-à-vis des pseudo-connaissances qui font faire fausse route à tant d'esprits naturellement curieux\*.

\* Ce texte paraîtra également ailleurs en espagnol et en portugais.

## Η ΑΠΕΙΛΗ ΑΠΟ ΤΙΣ ΙΔΕΟΛΟΓΙΕΣ ΚΑΙ ΤΟΝ ΜΥΣΤΙΚΙΣΜΟ ΚΑΙ Η ΓΝΗΣΙΑ ΜΕΤΑΦΥΣΙΚΗ

### Περίληψη.

Είναι γεγονός ότι ή Φιλοσοφία και κυρίως ή Μεταφυσική συχνά υποβιάσθηκαν σε ιδεολογίες, όπως στις περιπτώσεις του Νεοπλατωνισμού, του Θετικισμού, του Μαρξισμού-Λενινισμού και άλλων, και ότι ή αυθεντική Μυστική Φιλοσοφία παρεξέκλινε σ' ένα κακής ποιότητας μυστικισμό. Έργο της Φιλοσοφίας είναι ή κριτική των ιδεολογιών και ή διάκριση της γνήσιας Μυστικής από τον Μυστικισμό.

Η όμιλία, ή οποία έγινε στην «Αρχαιολογική Έταιρεία Αθηνών» στις 27.3.1979, έχει τους ακόλουθους στόχους:

Νά δείξη ποιά πρέπει να είναι ή δυνατή σύλληψη εκείνης της σύγχρονης Μεταφυσικής, που δεν θα υποχωρή στην έναντίον της κριτική του 19ου αιώνα.

Νά όρίση την αληθινή Μυστική Φιλοσοφία.

Άκόμη ή όμιλία αιτιολογεί την απόρριψη των ιδεολογιών και του μυστικισμού. Συγκρίνει τα άρνητικά στοιχεία της εποχής μας με εκείνα της Αναγεννήσεως και του Ύστερου Ελληνισμού.

Η άφετηρία για την αναμόρφωση μιās όρθης φιλοσοφικής στάσης άπέναντι στην άπειλή, που διαβλέπει τό κριτικό μας μάτι, θα αναζητηθῆ στο παράδειγμα του Πλάτωνος.

Βέρνη

André Mercier